

nait d'être frappée si terriblement, vit une barrière infranchissable de mépris s'élever entre elle et ceux qui naguère n'avait pas assez de flatteries pour l'aveugler.

Les amitiés éphémères qui l'avaient entourée, s'évanouirent comme des fumées.

Nulle consolation ne lui arriva de cette société menteuse et égoïste dont les mirages l'avaient si fatalement éblouie.

Les hommes gardèrent pour d'autres leurs séductions.

A l'horreur du scandale les femmes ajoutèrent le venin de leurs calomnies.

Il n'y a rien là qui étouffe. Le monde est ainsi fait. S'il arrive à une fortune de croquer, à une vertu de chanceler, à une gloire de se ternir, la société s'enivre d'une joie sauvage, et elle assiste à toutes les agonies avec son habituelle grimace aux lèvres.

Madame de X... eut le courage d'implorer la miséricorde de son mari avant de s'ensevelir à jamais dans l'un de ces asiles de sérénité et de prière qui seront toujours le refuge des grandes douleurs...

Son mari eut assez de grandeur d'âme pour pardonner.

Ce fut la dernière fois qu'il la vit avant qu'elle ne disparût pour aller expier au fond des paisibles retraites d'un monastère les égarements d'une vie que le monde a broyée si froidement.

Elle fut accueillie avec toute la mensuétude que Dieu seul peut inspirer aux âmes qui abandonnent le monde pour le mieux servir.

Son séjour n'y fut pas long. Son âme, pure de toute tache s'envola à Dieu sur les ailes du repentir.

On n'entendit presque plus parler de l'infortuné capitaliste qui s'était retiré complètement de la vie publique pour vivre ses derniers jours dans les mélancoliques solitudes de sa pensée.

Son immense fortune fut employée à la fondation d'institutions de charité.

Il vécut quelques années sans jamais parler de ses malheurs.

On évitait de faire allusion devant lui aux incidents qui auraient pu lui rappeler ses heures de deuil.

Mais il était évident que les tortures morales les plus cuisantes ne cessaient de l'accabler.

Chaque fois qu'un équiage étincelant passait devant lui, emportant les clameurs bruyantes d'une nouvelle noce, le vieillard tournait la tête et pleurait.

Il mourut, délaissé de ses amis d'antan, n'emportant dans sa tombe que les regrets sincères de tous ceux dont il avait gagné les cœurs en se faisant bon et en soulageant leur misère.

Tous les mariages de convenance n'ont pas toujours ce dénouement tragique. Mais hélas, combien de douleurs secrètes, combien de scènes orageuses, combien de plaies saignantes ne sont-elles pas cachées par ces deux êtres misérablement rivés l'un à l'autre dont une suggestion toute brutale a déterminé l'union !

Le monde songe-t-il parfois à l'odieuse de ce trafic, qui consiste à exploiter des jeunes filles pures, chastes, naturellement aimantes, éprouvant un immense besoin d'affection, pour les livrer au grossier sensualisme d'un homme riche qui moyennant sa fortune, a déjà laissé un peu partout sur le chemin de sa vie des lambeaux d'une jeunesse déflorée ?

Un homme se rencontre, pouvant disposer de ressources matérielles puissantes ; il se met à la recherche d'une de ces sensitives parfumées que l'affection maternelle éloigne toujours soigneusement des souffles empoisonnés ; il a trouvé sa proie ; des négociations s'entament ; ce roi de la Bourse est agréé—et le mariage est conclu. D'un côté, une fortune ; de l'autre, un de ces êtres que l'on dirait tombés du ciel, tant il y a de l'ange dans

leur nature ! Où est l'équilibre ? Les millions valent-ils une parcelle du cœur ?...

Voilà des mains remplies, mais un cœur qui reste béant ! La femme a besoin d'aimer... Est-elle justifiable de forfaire à ses devoirs ? Non ! mais, après tout, si elle tombe, est-elle seule coupable ?...

“ Quand le vent du malheur ébranlait leur vertu,
Qui de nous n'a pas vu de ces femmes brisées
S'y cramponner longtemps de leur mains épuisées
Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre et qui tremble et qui lutte,
Perle avant de tomber et fange après sa chute ! ”

Laissons à l'amour sa liberté d'expansion et disons encore avec le poète :

“ La faute en est à nous ; à toi, riche ! à ton or !
Cette fange d'ailleurs contient l'eau pure encor.
Pour que la goutte d'eau sorte de la poussière,
Et redeviens perle en sa splendeur première,
Il suffit, c'est ainsi que tout remonte au jour,
D'un rayon de soleil ou d'un rayon d'amour ! ”

FIN.

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

LA FUGITIVE.

XXXV

Il écrivit ce qui suit :

“ Mme la marquise de Vaudricourt ayant mis un obstacle absolu aux projets formés, j'ai le profond chagrin de n'y pouvoir donner aucune suite et vous prie d'offrir à Mlle Madeleine mes tristes adieux et des regrets qui ne s'éteindront pas.”

Quand Torancy reçut cette lettre, il n'eut pas un moment d'hésitation. Son devoir ici se trouvait tout dicté. Il comprit qu'il fallait trancher dans le vif, au risque d'être cruel. L'énergie serait efficace.

“ Tiens, Madeleine, dit-il, voilà notre congé. Nous partirons ce soir pour aller embrasser, à Salvigny, tous les vieux amis qui nous oublient depuis cinq ans.”

Il sortit et la laissa devant cette glaciale réalité, qui détruisait à jamais ses espérances et le fragile château de cartes de sa félicité future. Elle s'enferma chez elle, et se mit à contempler avec un morne désespoir la demeure de l'ingrat qui avait pris sa vie et rongé aussi leurs liens comme une chaîne vulgaire et indigne. Elle était anéantie. Il y a Il y a de ces douleurs contre lesquelles on ne lutte pas. Elle descendait le courant de ses pensées pleines de trouble, sans chercher à le remonter. Elle ne savait à quel mobile attacher en elle-même ce qui lui restait de force morale. C'était par une humide et sombre journée de novembre. La pluie rayait le ciel, et Madeleine, le corps saisi de l'air lourd et malsain, l'âme envahie par une torpeur qu'elle ne combattait pas, cherchait à se persuader que tout cela n'était pas et qu'elle se trouvait en butte à de fatales illusions.

Quand tout fut prêt, quand la diligence s'arrêta devant leur porte, elle se leva, et, appuyant ses deux mains sur son cœur défaillant, puis sur ses lèvres, elle jeta, comme adieu à tous ses bonheurs, à celui qui les lui avait montrés et ravis, un long baiser, le souviens-toi d'une âme qui s'engloutit.

Puis elle descendit au-devant de son père, et s'installa dans un coin du coupé avec un soupir doux et navré.

Le jour tombait. On traversa rapidement Paris, et, le lendemain matin, on courait déjà vers Fontainebleau. A son immobilité, on eût dit que Madeleine dormait. Torancy souleva doucement le capuchon qui abritait la tête de son cher trésor. A travers ces cils abaissés roulaient des larmes continues, dont la rosée douloureuse avait, pendant toute cette nuit, mouillé ses vêtements sans qu'elle y prit garde. Le malheureux père l'embrassa. Alors elle pencha la tête sur l'épaule du capitaine, et resta ainsi, songeant en silence et souffrant.

En apprenant le départ de Madeleine, Roland soupira en homme débarrassé d'un pesant fardeau. Rolly, le visage collé à la vitre, regardait les arbres battus par la pluie sans les voir, et son esprit volait par les chemins, poursuivant le profil délicat de la voyageuse. Lui aussi se laissait aller au gré de la noire mélancolie.

XXXVI

A Salvigny, Madeleine se retrouva en pleins champs, respirant à larges poumons l'air dont la saveur lui rappelait son enfance. Comme révoltif puissant à la maladie qui le minait, elle puisa à toutes les sources pures de ses souvenirs. Elle s'étonna de retrouver si fraîches les plus fugitives impressions de ses premières années. Ces joies candides si merveilleuses passaient en elle et chassaient l'amertume. Une odeur de ce terroir bien connu lui apportait une pensée d'autrefois. Un buisson d'églantine ou de houx, malgré ses feuilles jaunies et ses ronces dénudées, évoquait à ses yeux tout un essaim de songes, qu'assise à leur ombre elle avait rêvés.

Volontiers elle eût frémi, et volontiers pleuré à ses contes de la veillée faits par les pasteurs sous la haute cheminée, autour d'un feu de sarments. Naguère, elle ouvrait ses grands yeux ébahis à tous les récits de sorcières et de goules. Elle cherchait les effrois d'alors et le mystérieux attrait qu'ils avaient. Pendant son absence, les objets avaient revêtu dans son esprit une teinte poétique, et maintenant qu'elle les revoyait, elle ne pouvait s'empêcher de leur appliquer cette poésie, fille de sa vie monotone et contemplative à Senlis.

L'hiver avait amené son cortège de nuées basses et ternes. Les cheminées ne laissaient échapper que leurs légères vrilles de fumée, et se fermaient aux bises pénétrantes qui glaçant, à cette époque plus que les sèches gelées de décembre. Les émigrations de cygnes et d'oies sauvages passaient sur les campagnes, avec ces cris désolés et lugubres qui tombent du ciel et annoncent les frimas. Par intervalles, une pluie fine et pour ainsi dire aiguë pénétrait partout et clapotait contre les vitres, chassée par d'aigres rafales. Le toit de chaume, garni de passequille, de giroflées et de ravenelles, laissait pendre les tiges desséchées de sa parure au milieu des mousses à demi fanées découvrant dans sa nudité misérable ce manteau, des métairies délabrées.

La tristesse de Madeleine s'harmonisait avec celle de la nature. Elle avait repris avec son père le cours de leurs longues promenades. Armée de fortes chaussures, elle courait les champs et les vignes en vraie paysane, allant à deux et trois lieues dans les villages voisins revoir ses vieux amis, qui s'extasiaient sur sa beauté en pleine floraison, sur sa bonne grâce et sur cette rustique franchise qu'elle avait conservée malgré la ville. De retour à Salvigny, harassée, la lassitude de son corps et le besoin de sommeil faisait trêve à son souvenir, et quelquefois ces jours-là elle souriait d'assez bon cœur. Torancy, malgré ses inquiétudes, se reprenait à espérer de la guérir ; mais le pauvre père ne s'y trompait pas.

Il la voyait malade et comptait une à une ces luttes intérieures que l'énergique enfant se livrait dans le secret d'elle-même, appelant à son aide,